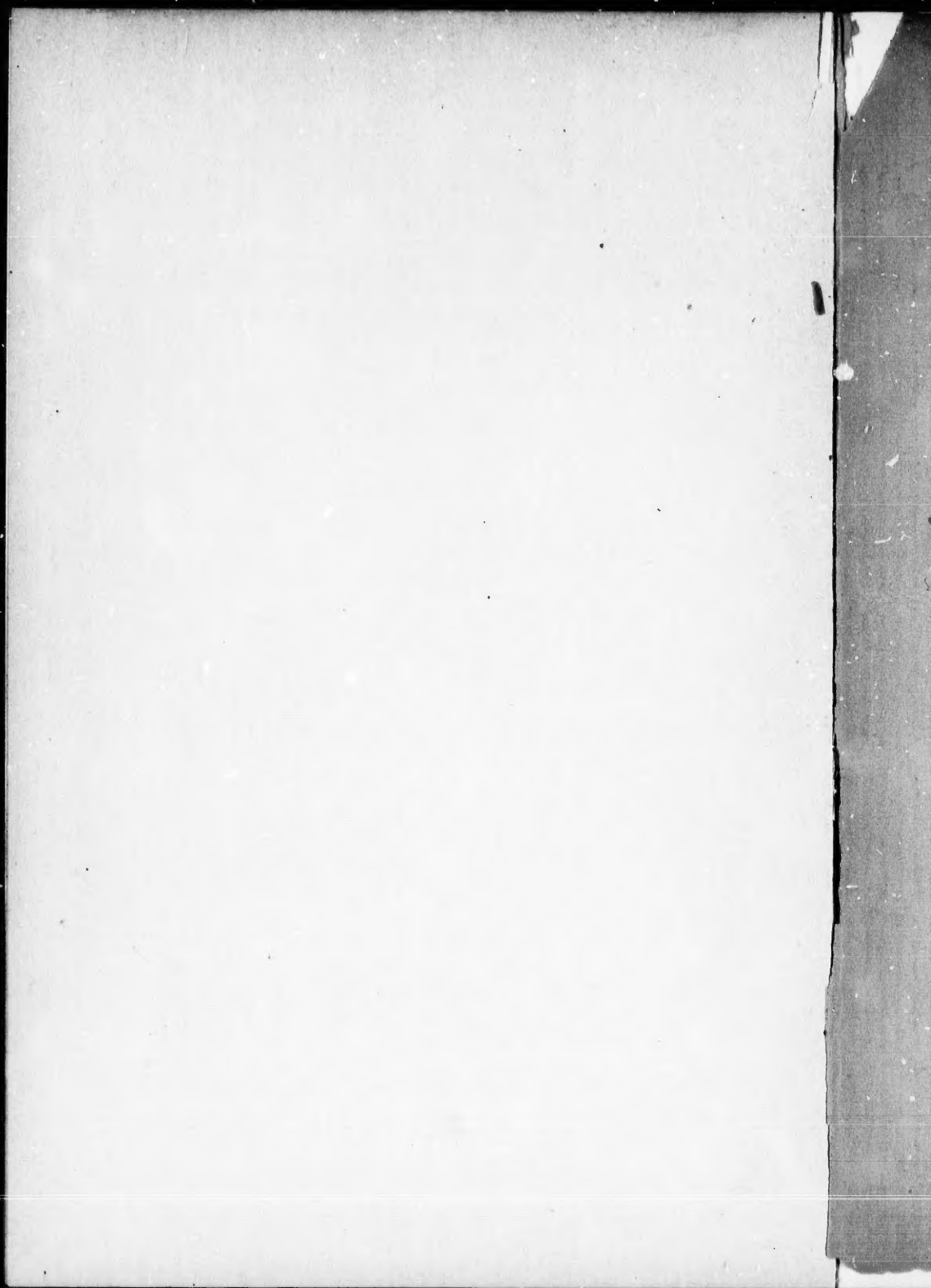




9263
MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

SECONDE SÉRIE

1895-96

EXTRAIT DU VOLUME I

Section I.—Littérature Française, Histoire, Archéologie, etc.

A PROPOS DE NOTRE

LITTÉRATURE NATIONALE

Par NAPOLÉON LEGENDRE

BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE

EN VENTE:

J. DURIE & SON, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO;
BERNARD QUARITCH, LONDRES

1895

3003101210
309112-111A8

III.—*A propos de notre littérature nationale,*

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

(Lu le 16 mai 1895)

Il peut paraître singulier à plusieurs personnes que je vienne parler ici de notre littérature nationale, puisqu'on prétend que nous n'avons pas de littérature canadienne proprement dite, et que ce qui est écrit par nous fait partie des lettres françaises.

Malgré tout ce qu'il y a de flatteur pour notre amour-propre dans cette glorieuse confusion de nos écrits avec la plus grande, la première littérature du monde entier, je ne suis pas prêt à faire cette admission ; au contraire, je crois que nous avons une littérature qui est bien à nous, et qui, tout en revêtant autant que possible la forme française, c'est-à-dire la forme la plus rapprochée de la perfection idéale, n'en reste pas moins profondément et véritablement canadienne.

C'est peut-être un phénomène assez rare, mais qui, toutefois, n'est pas sans exemple, puisqu'il se retrouve tout près de nous, chez nos voisins des États-Unis, où les lettres, tout en se servant de la langue de Shakespeare, conservent néanmoins tous les caractères distinctifs de leur nouvelle nationalité.

Notre littérature ne date pas de bien loin, car notre histoire elle-même n'embrasse qu'une époque tout à fait récente ; mais elle a déjà accompli une marche ascendante assez remarquable, si l'on considère les circonstances dans lesquelles elle a dû se produire et se développer.

Les hardis pionniers qui colonisèrent le sol de la Nouvelle-France, devenu pour nous le sol de la patrie, n'avaient pas le loisir de songer aux arts ou aux lettres ; mais, avec la pointe de leur sabre, le tranchant de leur hache, ou le soc de leur charrue, ils ont écrit en caractères ineffaçables sur la surface du pays, de glorieuses et sublimes pages qui forment, en quelque sorte, l'héroïque préface de notre histoire nationale. Ces époques étaient des jours de lutttes et de batailles, une littérature en action. Les seuls accents qui éveillaient les échos du grand fleuve et les solitudes de nos forêts étaient les notes stridentes de la trompette et du clairon, les détonations du mousquet, les cris de triomphe des vainqueurs et les plaintes de ceux qui étaient tombés.

Mais, ces temps d'épreuve, de dévouement et de sacrifices n'ont pas été perdus pour les lettres de notre pays. Beaucoup de ces actions valeureuses ont été écrites succinctement par les chroniqueurs de l'époque ; et ces relations forment la mine abondante qu'ont exploitée plus tard et qu'exploitent encore aujourd'hui tous ceux qui veulent s'inspirer aux

sources mêmes des hauts faits les plus grands et les plus beaux de l'humanité.

Pendant les époques de trêve, toutefois, les *voyageurs* s'enfonçaient dans les forêts immenses du continent, explorant les montagnes, les prairies, les lacs et les rivières dont les magnificences se révélaient partout à leurs regards étonnés. Ils établissaient des postes qui devaient former, plus tard, des paroisses, des villages et des villes. C'est pendant ces courses aventureuses que le Canadien montrait ce qu'il a toujours été, et ce qu'il restera toujours, je l'espère, un héros au besoin, mais un héros doublé d'un artiste. Ses hauts faits, il les chantait lui-même, simplement et de la même façon qu'il les accomplissait, c'est-à-dire instinctivement et presque sans s'en douter. De là ces chants nombreux qui, empruntés d'abord, par le procédé de l'assimilation, aux mélodies populaires de l'ancienne France, ont fini par se transformer et se développer et devenir les véritables "complaintes" canadiennes, si pleines de charme et de sentiment, dont la complainte de Cadieux, ou Cayeux, est peut-être un des plus touchants exemples.

Pour l'avantage de ceux qui ne connaissent pas cette complainte, je vais la citer en entier, telle qu'on la trouve dans le précieux et savant recueil de M. Ernest Gagnon : *Les Chansons du Canada*.

Petit rocher de la haute montagne,
Je viens ici finir cette campagne ;
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs ;
En languissant je vais bientôt mourir.

Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez, me rattachez à la vie ;
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours.

Seul en ces bois, que j'ai eu de soucis !
Pensant toujours à mes si chers amis,
Je demandais, hélas ! sont-ils noyés ?
Les Iroquois les auraient-ils tués ?

Un de ces jours, que m'étant éloigné,
En revenant, je vis une fumée ;
Je me suis dit : Ah ! grand Dieu, qu'est ceci ?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis ?

Je me suis mis un peu à l'ambassade,
Afin de voir si c'était une embuscade ;
Alors, je vis trois visages français.
M'ont mis le cœur d'une trop grande joie.

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête ;
Je tombe ; hélas ! à partir ils s'apprêtent !
Je reste seul, pas un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand désole.

Un loup hurlant vient près de ma cabane,
Voir si mon feu n'avait plus de boucane ;
Je lui ai dit : retire-toi d'ici !
Car, par ma foi, je perc'rai ton habit.

Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture ;
Je lui ai dit : mangeur de chair humaine,
Vas-t'en chercher d'autre chair que la mienne !

Vas-t'en là-bas, dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois ;
Tu trouveras des chairs, aussi des os ;
Vas-t'en plus loin, laisse-moi en repos !

Rossignolet, va dire à ma maîtresse,
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse ;
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais, faut renoncer à moi !

C'est donc ici que le mond' m'abandonne ;
Mais j'ai recours en vous, Sauveur des hommes ;
Très sainte Vierge, Ah ! m'abandonnez pas ;
Permettez-moi dmourir entre vos bras.

Et, remarquons, en passant, que, sous le rapport de ses commencements, notre littérature n'est pas un exemple unique. Toutes les littératures ont commencé de la même manière, dans le peuple, et par la chanson. Chacun de vous, Messieurs, a lu les fameuses *chansons de geste* qui forment les premières étapes de la littérature de France.

La *Chanson de Roland*, la mieux connue de toutes, est considérée à bon droit comme une espèce d'épopée et comme le portique qui donne accès à ce temple si riche et si majestueux qui s'appelle la littérature française.

Les anciens troubadours, qui allaient par les châteaux, célébrer dans leurs chansons les exploits des preux des âges antiques, étaient en réalité les ancêtres légitimes de nos chansonniers voyageurs. Seulement, nos voyageurs ne pouvaient pas aller colporter leurs œuvres dans les châteaux, d'abord, parce que nous n'avions pas de châteaux, et ensuite, parce que ces hardis découvreurs avaient bien d'autres courses à faire dans lesquelles ils devaient porter autre chose que des guitares et des mandolines.

Leurs chants, la plupart du temps, n'étaient pas même écrits, mais se perpétuaient dans les familles par la tradition. Il est vrai que, dans ce passage à travers les familles, ils subissaient bien des variantes, des additions et des retranchements ; mais l'idée principale surnageait, et c'était le point le plus important. La chanson de Cadieux, que je viens de citer, a eu un meilleur sort ; elle a été écrite sur des écorces de bouleau, et c'est ainsi qu'elle a pu faire le voyage à travers les années.

La lutte qui s'était faite avec les bêtes féroces et avec les sauvages, souvent plus féroces encore, recommença plus tard avec les autres Européens qui étaient venus s'établir sur ce continent. Puis, le malheur s'abattit sur les armes françaises ; nous fûmes brusquement séparés de notre mère-patrie et placés sous un drapeau étranger. Aujourd'hui, ce grand deuil est effacé ; mais quelles larmes brûlantes il a fait couler alors ! Et cependant, d'un autre côté, quel vaste champ pour le poète qui ne craignait pas d'entrer sur ce terrain dangereux et qui, sans oser parler pour ses

contemporains, se sentait de force à faire entendre sa voix dans l'avenir ! Quelle mine inépuisable, aussi, pour nos poètes d'aujourd'hui !

Après plusieurs années, les luttes recommencent ; mais ce n'est plus seulement pour la vie matérielle que nos pères combattent ; c'est pour leur existence politique et nationale ; c'est pour leur langue et leur religion.

A mesure que l'action s'engage, les hommes de talent surgissent, sortent des rangs et se jettent à l'avant-garde. C'est là une grande page d'histoire et une belle époque de notre littérature, littérature toute d'improvisation et d'élan spontané, mais pleine de ces grands mouvements qui ne peuvent provenir que des grands cœurs et des grandes situations. Malheureusement, la plupart de ces travaux ne sont connus que par la tradition et par les résultats qu'ils ont produits, ou encore, par les réponses violentes et les cris de douleur qu'ils ont souvent provoqués chez les adversaires. A cette époque encore, on n'avait pas le temps d'écrire, et, même quand l'auteur écrivait, son unique manuscrit, emporté par la tourmente, ne lui survivait pas. Seulement, on racontait, le soir, au coin du feu, comment nos grands tribuns avaient défendu les droits du peuple et forcé le despotisme à compter avec nous.

Plus tard encore, au prix de sacrifices innombrables, des journaux furent fondés et prirent part à la lutte, lutte du pot de terre contre le pot de fer, et dans laquelle cependant, le premier a fini par triompher. Le propriétaire du journal était à la fois rédacteur, imprimeur et colporteur de sa feuille ; et il avait, en outre, tous les dangers extérieurs à redouter ; car on emprisonnait les écrivains, on confisquait les presses, on saccageait les ateliers. Mais, rien ne pouvait abattre le courage des nôtres qui voulaient que leur voix fût entendue ; et malgré les cris étourdissants qui cherchaient à l'étouffer, cette grande voix se faisait entendre et allait, par tout le pays, ranimer le courage du peuple et faire trembler les oppresseurs.

Et par quels efforts héroïques, par quelle patience surhumaine, par quelles souffrances de chaque jour, on est parvenu à faire ainsi retentir constamment le cri d'alarme et de ralliement, ceux-là seuls l'ont compris qui ont été les acteurs de ces drames palpitants, qui se sont tenus jour et nuit sur la scène et qui sont morts sous leur glorieux harnais. Ils ont été si grands et si forts, que leur seul souvenir suffit aujourd'hui pour soutenir ceux qui sont dans l'arène et qui combattent, non pas les rudes et enivrants combats d'autrefois, mais les combats presque aussi difficiles, sous un certain rapport, où la force ouverte et la violence sont remplacées par la diplomatie et la sourde insinuation ; où la lutte face à face et en pleine lumière a fait place aux embûches de nuit et à de subtils enveloppements.

C'était alors ce que je pourrais appeler l'époque de la littérature militante ; et si elle n'est pas la plus brillante au point de vue de la forme, ce n'est certes pas la moins glorieuse sous le rapport de la vigueur et de l'inspiration.

Ensuite, les temps deviennent plus calmes et nous entrons dans une période de plus grande liberté. Nos littérateurs ont un autre rôle à remplir. Ils ont à recueillir les grandes leçons du passé, à les transcrire pour les offrir à l'admiration de leurs contemporains et les donner en exemple aux générations futures. Ils ont pour mission de tenir constamment devant les yeux du peuple les belles actions de ceux qui ont combattu et qui sont morts pour affirmer et faire respecter ses droits, afin que les courages, n'étant plus aiguillonnés par les ardeurs de la lutte ouverte et active, aient du moins pour les soutenir, le spectacle des grandes choses qui se sont déjà accomplies, la vue rétrospective d'une époque héroïque, l'exemple des fortes vertus qui ont élevé si haut le nom de nos patriotes canadiens.

Et ici, Messieurs, je pourrais citer bien des noms que vous avez déjà sur les lèvres, tant parmi ceux qui ne sont plus que parmi ceux qui restent encore à l'œuvre. Je n'en offrirai cependant qu'un seul à votre affectueuse admiration, c'est celui qui est inscrit sur un des plus beaux monuments élevés à l'honneur de notre race et au souvenir de ceux qui ont bien mérité de la patrie, comme aussi à la réprobation de ceux qui ont voulu l'abaisser et l'anéantir : c'est le nom de notre grand historien, François-Xavier Garneau.

Voilà, Messieurs, jusqu'à l'époque qui nous touche de plus près, jusqu'à nos jours, ce qu'a été notre littérature. Née sur ce sol dans les combats et les luttes, son enfantement a été long et laborieux. Livrée à ses propres forces, elle s'est vue assaillie de toutes parts et obligée même de combattre pour conserver la belle langue dans laquelle elle traduisait ses impressions. Et cependant, elle a grandi, elle s'est développée dans le sacrifice et le dévouement. Forcée de tout créer, de tout inventer, comme l'artisan qui, avant de travailler à son œuvre, serait obligé de forger ses propres outils, elle a eu à renverser tous les obstacles, à combattre les plus étranges préjugés. Vous vous rappelez encore le temps — il n'est pas déjà si loin de nous — où le titre d'écrivain conférait à celui qui le portait un brevet d'incapacité, où le nom de poète provoquait sur toutes les figures un sourire de pitié à peine dissimulé ; où, loin de pouvoir attendre de son travail un juste salaire, le littérateur devait s'estimer heureux quand l'imprimeur consentait à ne pas lui faire payer l'honneur de paraître dans les colonnes de son journal. Eh ! bien, ces outrages, nos écrivains les ont subis — j'en sais quelque chose — ces obstacles, ils les ont renversés, ces actes de dévouement, il les ont patiemment et virilement accomplis !

Et en présence de ces faits, on viendrait soutenir que nous n'avons pas de littérature nationale proprement dite ! qu'il n'existe pas une telle chose que les lettres canadiennes-françaises !

Ah ! Messieurs, elle est bien canadienne cette littérature, ils sont bien à nous ces écrits qui représentent la plus noble, la plus intime partie de nous-mêmes, lambeaux de notre cœur que nous avons arrachés quand il nous fallait cependant ce cœur tout entier pour soutenir la lutte.

Ah ! on ignore trop, en général, ce qu'un livre coûte de travail à son auteur ! Longues études, patientes recherches, journées de fatigue et nuits sans sommeil ! Chacune de ces pages — que vous lisez assez souvent d'un œil indifférent et peut-être moqueur — représente une des fibres de notre vie. Ces strophes, d'une allure si facile qu'on dirait qu'elles se sont faites toutes seules, ont tenné le cerveau et le cœur de celui qui les a écrites, avant de s'envoler, caressantes et douces, vers votre œil distrait ; elles l'ont fait pleurer avant de vous donner une tranquille émotion !

Regardez entre chacune de ces lignes qui vous parlent quelquefois si gaîment pour solliciter votre rire joyeux, vous verrez surgir la vision d'une mansarde sans feu, peut-être d'une journée sans pain. A travers ces somptueuses descriptions de riches demeures, d'appartements luxueux, de banquets, de bals et de festins, vous verrez la face grimaçante et la main décharnée de la pauvreté et de la misère sans espoir. Et c'est dans cette douleur, dans cette souffrance de tous les jours et de toutes les nuits qu'est née cette page souriante, toute frémissante encore des sanglots qui l'ont secouée, humide aussi, très souvent, des larmes qui l'ont trempée !

Ah ! les lettres ne constituent pas un métier comme les autres métiers ; on ne l'embrasse pas et on ne le quitte pas à son gré. C'est une véritable vocation ; elle a ses appelés : il faut qu'ils répondent ; il faut qu'ils viennent, à son jour, à son heure. Elle a ses passionnés, comme la mer qui captive le matelot et le retient dans les mille replis de ses ondes caressantes ou courroucées. Quand je songe à l'homme qui s'est donné à la littérature, je me rappelle toujours ces strophes que j'ai lues dans ma jeunesse et dans lesquelles un poète dont je ne sais plus le nom a essayé de peindre la passion du marin pour l'élément qu'il a choisi :

LA MER.

La mer ! à moi la mer et sans fond et sans rive,
La mer ! vaste pâture au cœur audacieux ;
La mer, qui dans ses bras tient la terre captive
Et mêle son abîme à l'abîme des cieux !

La mer, calme et riante où l'azur se reflète,
La mer, comme un enfant jouant dans son berceau ;
La mer où je naquis dans un jour de tempête,
La mer, sein maternel, tu seras mon tombeau !

O mer, je ne veux pas d'un autre cimetière ;
Quand la mouette aura chanté sur mon trépas,
Quand les plis de tes flots m'auront fait un suaire,
Sur le bord détesté ne me rejette pas !

La terre à mon sommeil serait dure et pénible ;
Jalouse de garder les cendres d'un amant,
Ne cède qu'à l'appel de la trompe terrible
Et ne me rends qu'au jour du dernier jugement !

Telle est la vocation de l'homme de lettres. Elle empoigne son existence ; elle commande, il faut marcher. Obstacles, défenses, décourage-

ments, moqueries, rien n'y fait. Celui en qui Dieu a mis cette étincelle vivante ne peut l'éteindre ; et, s'il ne la fait pas servir à rayonner au dehors, elle concentre son feu au dedans et le consume lui-même.

Et c'est là le secret de bien des existences dévoyées ou brisées, de bien des chutes retentissantes, de bien des morts prématurées et de tant de ces passages étincelants et rapides qui ont laissé dans le monde une traînée lumineuse et qui, comme les météores de la nuit, se sont effacés dans les ténèbres de l'oubli, sans pouvoir imprimer un sillon permanent.

Quand vous lirez un livre, pensez bien à toutes ces choses. Pensez à cette intelligence qui s'est détachée, en quelque sorte, de tout ce qui l'entoure, pour s'emprisonner dans une idée, comme le marin s'emprisonne dans sa barque. Pensez à ce cœur qui s'est isolé, qui est descendu en lui-même, qui s'est quelquefois déchiré afin de pouvoir faire vibrer la note véritable de la douleur.

Un livre—un bon livre—représente toujours quelque dévouement secret, quelque douleur cachée, mais réelle. C'est le sentiment le plus intime d'une âme qui se dévoile et qui demande, qui mérite l'affection et le respect.

Où, Messieurs, notre littérature, elle est bien à nous ; et nous avons droit d'en être fiers. C'est elle, en grande partie, qui nous a sauvés dans le passé ; c'est elle qui nous fera grands dans l'avenir.

Car, il ne faut pas l'oublier, c'est par ses lettres qu'on juge de la grandeur d'un peuple.

Comptez les nations dont le nom est resté inscrit dans l'histoire de l'humanité, et qui, encore aujourd'hui, éclairent de leurs lumières la marche du monde moderne. Toutes ont été des nations lettrées. Car les lettres et les arts sont la plus haute expression de la vraie civilisation.

Otez au peuple hébreu ses livres inspirés ; ôtez à l'Égypte ses savantes inscriptions ; enlevez à la Grèce et à Rome leurs poètes, leurs orateurs et leurs historiens, et que vous restera-t-il de ces nations renommées ? Un souvenir vague et confus, une image sans contours précis, comme celle que présentent les grands empires des Aztèques et des Incas dont les actions et la vie appartiennent plutôt à la mythologie qu'à l'histoire et sont plus propres à provoquer les élans de l'imagination et du rêve que les travaux de l'intelligence. Ce sont des peuplades dont la trace peu marquée se perd dans l'oubli.

Et pour parler des temps plus rapprochés de nous, parcourez l'histoire des diverses nations de l'Europe, et cherchez celles qui jettent sur le monde le plus brillant éclat ; vous verrez invariablement que ce sont celles qui ont eu des poètes, des historiens, des orateurs pour chanter et immortaliser leurs hauts-faits ; qui ont eu des sculpteurs, des peintres, des musiciens pour relever leur nom et l'inscrire sur tous les points du globe, dans les annales de l'humanité.

Et pour préciser davantage, comparez le règne de Louis XIV, le Roi-

Soleil, avec celui de Bonaparte, le grand empereur. Le premier de ces monarques a sans doute fait de grandes choses. La France, avec lui, a marché à la tête des nations de l'Europe et le poids de son épée entraînait presque toujours de son côté le plateau de la balance. Napoléon I^{er}, cependant, a été encore plus grand ; soutenu de son seul génie, il a mis l'Europe à ses pieds ; il a fait trembler, par le seul éclat de son nom redoutable, tout le monde civilisé ; et, sous son règne, la France a marché, non seulement à la tête de l'Europe, mais à la tête du monde entier. Il n'a fallu rien moins que les efforts réunis d'une ligue à peu près universelle, aidée de la trahison, pour renverser le colosse. Le premier a fait de grands drames, mais le second a produit une prodigieuse épopée. Et cependant, aujourd'hui, lequel des deux règnes jette le plus d'éclat ? N'est-ce pas celui de Louis XIV ? Ah ! Messieurs, c'est parce que l'un a eu toute une pléiade de grands écrivains qui l'ont immortalisé. C'est parce que les actions du roi se sont produites au milieu du grand rayonnement littéraire qui illuminait cette époque, et que chacun de ses actes, photographié, agrandi, en quelque sorte, à mesure qu'il se présentait, a été transmis à la postérité revêtu de cette espèce d'aurole que les lettres et les arts prêtent à tout ce qu'ils touchent, en dissimulant les défauts et en faisant ressortir les traits les plus favorables. Si les exploits de Napoléon avaient eu pour les peindre les génies qui ont illustré les actions de Louis XIV, ce règne impérial, malgré ses moments de faiblesse, formerait dans les annales du monde une époque éblouissante.

Remarquons, Messieurs, que je parle ici à un point de vue purement humain, et que je ne veux en aucune manière toucher à un ordre d'idées qui est tout à fait en dehors de ma compétence et sur lequel, du reste, je n'ai pas l'ambition de me prononcer. Mais n'avais-je pas raison de dire que les lettres et les arts sont le véritable critérium par lequel on juge de la civilisation et de la grandeur d'un peuple ?

Et si nous appliquons ce principe à notre existence nationale, ne trouvons-nous pas qu'il s'affirme, ici encore, dans toute sa vérité ?

Ouvrons notre histoire. Suivons la route ascendante que nous avons parcourue. N'est-ce pas lorsque l'instruction répandue — grâce aux foyers de lumière qui se sont allumés sur tout le pays — a commencé à nous faire connaître un peu en dehors de notre cercle, que nous avons compté dans l'univers ? Le commerce et l'industrie ont bien leur importance comme facteurs dans la production de la richesse et du bien-être d'une nation. Mais, est-ce qu'un seul livre ne fait pas plus pour signaler un peuple au dehors que toutes les opérations les plus savantes du commerce et de l'industrie ? Qu'est-ce qui a contribué, pendant cette dernière décade surtout, à faire revivre les relations qui nous rattachaient autrefois à la France ? N'est-ce pas le talent de nos littérateurs, de nos historiens ?

Nos livres n'ont-ils pas eu plus de retentissement et surtout plus de résultats pratiques, pour nous faire connaître à l'étranger, que tous les moyens de diffusion que nous avons employés jusqu'alors ?

Voilà encore ce qu'a fait notre humble littérature canadienne, ce qu'ont fait nos hommes de lettres canadiens. Souvenons-nous-en, Messieurs ; il est temps que, dans ce pays, cette classe si longtemps méconnue prenne enfin la place qui lui revient de droit. Il est temps qu'on réprime cet abus de positivisme qui a, pendant une si longue période, régné en souverain parmi nous. Nos hommes de lettres ne demandent qu'à travailler et à produire ; qu'on les mette au moins sur un pied d'égalité avec les autres classes sociales ; qu'on leur accorde le droit de naturalité. Jusqu'ici, ils ont disputé le terrain pied par pied ; ils ont conquis, par un long et rebutant travail, leur place au soleil, — pas tous, car les plus robustes seuls ont pu supporter les fatigues et les déceptions de la route. Cet état de choses doit cesser. Ce ne sont pas les hommes de talent qui font défaut ; tendons-leur la main et nous les verrons aussitôt se lever par centaines, et nous rendre en gloire l'appui moral que nous leur aurons prêté. Tâchons surtout d'établir parmi nous une saine et intelligente critique. Cessons de juger les talents littéraires au point de vue des partis politiques et de pratiquer l'éreintement ou l'apothéose selon que l'écrivain semble arborer telle couleur plutôt que telle autre. Cessons surtout de prêter une oreille complaisante aux diatribes des médiocrités qui veulent se venger de leur propre stérilité en jetant la boue et l'injure sur tout ce qui semble vouloir dépasser leur petite taille. Honorons les *hommes* et laissons les *fruits secs* dans leur ombre et leur légitime impuissance.

Je viens de dire que les talents ne nous font point défaut ; nous ne manquons pas, non plus, de sujets à traiter, en dehors des sphères de l'imagination. Notre histoire offre au talent sérieux une mine presque inépuisable. Nous pouvons le dire sans ostentation : pendant les quelques siècles qu'a duré notre existence nationale sur ce continent, nous avons accompli de grandes choses ; nous avons à notre crédit des actions que les plus fières nations du globe seraient fières de consigner dans leurs annales. Mais ces actions sont relativement inconnues. Pour qu'elles puissent briller au dehors dans tout leur éclat, il ne faut pas seulement qu'elles soient racontées par nos historiens, il faut qu'elles soient dramatisées, qu'elles soient chantées par nos poètes. Il faut qu'elles apparaissent aux regards de la foule dans cette auréole dont je parlais tout à l'heure, et qui est le seul cadre dans lequel il convient de les faire connaître à la postérité, pour l'honneur et la gloire de notre race.

Dieu merci, le travail est déjà commencé ; mais ce brillant début ne saurait nous satisfaire ; il faut qu'il ait une suite. Il faut terminer ce monument dont les premières pierres seules ont été posées. L'œuvre est là ; elle attend les ouvriers de bonne volonté, non pas de ces frelons qui émettent les faits et bourdonnent autour d'une date insignifiante ou d'une pierre plus ou moins historique ; mais des travailleurs véritables et sérieux, chez qui l'art soit doublé d'une solide compétence ; que ceux-là se lèvent et se mettent résolument à l'ouvrage.

BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SU-PRO

Mais, pour cela, il faut le concours de tous les sentiments. Il ne faut pas que ces ouvriers travaillent seuls dans le froid et dans l'ombre. Éclairons-les, réchauffons-les des rayons de notre ardente sympathie, et nous verrons alors leur travail s'illuminer d'un reflet nouveau et briller d'un éclat toujours grandissant. Réveillons-nous, si nous voulons que les autres se réveillent et agissent.

Nous avons donc, Messieurs, je l'ai dit déjà, une littérature canadienne ; elle est bien à nous ; nous ne l'avons dérobée nulle part : elle vient de notre cœur, elle fait partie de nous-mêmes. Mais, cette littérature, elle sort à peine de son enfance. Cependant, cette jeunesse est une précieuse qualité ; car, comme tout ce qui est jeune, elle est encore pure et saine ; elle n'a pas subi le souffle de la contamination. A vous surtout, les jeunes, — car c'est à vous que je m'adresse ici ; les anciens sont fatigués déjà par l'âge et le travail, — à vous de lui conserver ce caractère distinctif qui est peut-être, après tout, ce qu'elle a de plus canadien. A tous d'empêcher que, pour arriver à cette vogue qui donne, sinon la richesse, du moins le pain de chaque jour, elle ne soit forcée de se laisser glisser sur cette pente qui mène si vite à l'oubli de toute décence et de toute morale.

Nous avons des écrivains irréprochables, ou du moins qui tâchent de l'être dans la mesure de leurs forces ; aidons-les dans la lutte qu'ils ont à soutenir ; prêtons-leur notre assistance dans ce combat de chaque jour qui se présente pour eux plus terrible que nous ne pensons. Ils ne seront pas ingrats.

Eux qui se sont condamnés jusqu'à ce jour à travailler péniblement dans l'ombre et presque dans l'oubli, ils se remettront à l'œuvre avec un cœur nouveau, si nous ne leur refusons pas ce rayon bienfaisant que le soleil prodigue à la plus humble fleur, et qui est si nécessaire à leur épanouissement.

Plus tard, nous aurons raison, j'en suis convaincu, d'être fiers d'eux, comme nous sommes fiers, aujourd'hui, des héros dont ils feront connaître au monde entier les actions mémorables et les nobles vertus.

ne faut
Eclair-
et nous
er d'un
s autres

diennne ;
le notre
sort à
qualité ;
n'a pas
ar c'est
re et le
ut-être,
e, pour
bain de
nte qui

ment de
s ont à
our qui
ont pas

lement
vec un
que le
ur épa-

d'eux,
nnaitre